

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Nelligan faux-monnayeur?

Jacques Michon

Number 23, Fall 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40235ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Michon, J. (1981). Nelligan faux-monnayeur? *Lettres québécoises*, (23), 58–59.

# Nelligan faux-monnayeur ?

Le 18 novembre prochain il y aura quarante ans que Nelligan mourait au sanatorium Bourget de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu. Si les publications consacrées au poète, parues ces derniers mois, n'ont aucun lien avec cet événement, ils font partie cependant dans plusieurs cas des retombées du centième anniversaire de la naissance célébré en 1979. En effet on souligne plus volontiers la naissance d'un poète que la mort d'un mort. Parmi ces publications je retiendrai surtout les actes du colloque *Crémazie et Nelligan*<sup>1</sup> et le livre de Jean Larose, *Le Mythe de Nelligan*<sup>2</sup>. La participation de plusieurs membres de l'équipe de *Lettres québécoises* au premier ouvrage m'empêche d'en parler plus longuement, je me contenterai seulement de déplorer l'absence du texte de la communication de Luc Lacourcière qui apportait plusieurs détails intéressants sur les écrits d'hôpital.

La folie d'un poète est toujours pleine de sous-entendus inquiétants, c'est pourquoi sans doute on s'empresse de conjurer ce désordre en le taisant ou en le recouvrant d'un discours vraisemblabilisant. La littérature étant perçue comme un souverain bien, sa suppression constitue une sorte de scandale. Certains ont cherché l'explication de la folie de Nelligan dans une hérédité mal équilibrée (Camille Roy), d'autres dans un complexe d'Oedipe mal liquidé (Gérard Bessette), certains y ont vu, non sans raison, le résultat d'une société intolérante (« Ce fou, c'est un peu notre oeuvre », Marcel Dugas) ; Larose, lui, qui assimile l'individu à sa collectivité, situe le mal également dans notre société, dans le « Sujet-Nation » canadien-français.

Son entreprise vise moins à produire une analyse détaillée de l'oeuvre qu'à « combler une lacune (. . .) dans la communication du Canadien français avec son « Inconscient », lacune dont on peut supposer qu'elle est à l'origine du mythe de Nelligan » (p. 32-33). Sa visée se veut donc anthropologique ou ethno-psychanalytique. À travers les textes de Nelligan ce sont les complexes du sujet colonisé, aliéné par ses fausses valeurs qui se trouveront convoqués, que l'on voudra exorciser.

Le colonisé, comme on le sait, est un pauvre type, une moitié d'homme, un simulateur, dont les personnages de Jodoin dans *le Libraire* ou *le Brave soldat Chvéik* de J. Hasek pourraient donner une idée. Si les conditions sociales contraignent dans une certaine mesure le colonisé à un comportement ambigu, double, schizoïde, il est aussi complice de cet état. C'est cette complicité avec la fausse conscience de son milieu, représentée par la toute puissance maternelle, qui se trouve exposée et dénoncée par Larose, non seulement chez Nelligan, qui est donné ici comme typique, mais aussi chez des personnages plus contemporains comme Léandre Bergeron, Robert Charlebois, René Lévesque, dont la rhétorique du « gars ordinaire » ne ferait que rééditer l'« à-plat-ventrisme » national<sup>3</sup>.

Après une entrée en matière autobiographique où il ne cache pas son humeur, Larose détaille donc les figures ou les motifs de ce « Nelligan's fake », pour reprendre le titre d'un article récent d'André Beaudet qui ne développe pas tout à fait la même thèse<sup>4</sup>. Retenons deux exemples : 1. alors que dans les thèmes de son oeuvre Nelligan

feint la régression ou la soumission au désir maternel, il s'affirme au contraire, s'érige, « se dresse, par l'exercice adroit du style » (p. 37) ; la virilité dissimulée dans le signifiant feindrait de se soumettre ou de s'abolir dans le signifié ; 2. alors qu'il s'affiche en poète original, maître de son art, l'écriture de Nelligan ne serait en fait qu'une reproduction, une copie, un emprunt : « Il est « pleinement lui-même », quoi qu'en écrive Dantin, quand il se vit dans l'emprunt, à travers la réussite des styles qui le traversent et auxquels il s'assujettit » (p. 85). Maître apparent de son vers, il serait en fait esclave de ses modèles européens.

Le prix de ce jeu de la vérité et du mensonge, de l'être et du paraître qui semble lié à l'univers imaginaire (névrotique) du poète, ne sera pas, on le devine, facile à payer. Au moment de passer à la caisse (de la critique de de Marchy) l'emprunt se révélera impossible à rembourser ; à la vraie valeur exigée, Nelligan n'aurait eu à offrir qu'une fausse monnaie (des vers empruntés). C'est ainsi, pour avoir été capté par la Vérité de ce mensonge, que le faux-monnayeur se serait aboli, « suicidé », qu'il aurait « choisi » la folie. La folie révélerait donc au grand jour l'aliénation vraie. À l'hôpital, Nelligan ne montrerait plus, tel un converti, que sa face repentie, soumise ; les textes de l'hôpital ne seraient plus que l'aveu du mensonge, qu'une reconnaissance de dette : « Désormais, il joue sa caricature et montre son corps lardé de textes empruntés » (p. 107).

Cette interprétation finale pour séduisante qu'elle paraisse, n'en demeure pas moins partielle dans la mesure où elle occulte la part de l'appareil psychiatrique et de ses machines répressives dans cette mascarade, où par exemple Nelligan devait s'exécuter comme une marionnette devant des pelotons d'élèves entraînés par leurs maîtres à venir entendre leur poète national. Si dans son dernier chapitre Larose dénonce avec vigueur les agents littéraires qui jusqu'à aujourd'hui ont contribué à fabriquer et à transmettre une certaine image du poète, il oublie de faire le même procès à l'institution psychiatrique qui a aussi contribué à fabriquer une certaine image (caricatu-

rale) du poète fou<sup>5</sup>, sans parler de son effort à produire la folie elle-même. Ce ne sont pas malheureusement les cinq pages qui sont consacrées à la production asilaire de Nelligan qui vont nous aider à y voir plus clair.

Si les textes d'hôpital sont « atroces », dégradés, caricaturaux, insensés, c'est par rapport à certains codes établis. À vouloir y retrouver une certaine littérature, on oublie de les considérer en eux-mêmes dans leur écriture propre. Dès lors qu'il fut classé comme fou, il est sûr que le discours de Nelligan ne pouvait plus être entendu ou perçu autrement. Or à y regarder de plus près on se rend compte que ces textes d'hôpital ne sont pas si éloignés de certaines pratiques modernes ou de certaines théories qui conçoivent le texte comme un tissu de citations ou une mosaïque de discours. L'économie et le calcul des emprunts ou du capital (l'originalité) deviennent dans cette perspective caduques. Il ne s'agit pas de faire de Nelligan un surréaliste avant la lettre, à la différence du poète moderne bien sûr Nelligan se trouva, lui, exclu du circuit littéraire et enfermé dans sa poétique classique, donc bloqué dans ce qui aurait pu être une greffe sur des pratiques d'écriture qui faisaient une place au délire.

Quoiqu'il en soit il est important de voir Nelligan, à qui l'on a retiré toute possibilité de se percevoir comme sujet, ne jamais cesser quand même d'interroger, de faire jouer, d'assembler ou de disjoindre, de bricoler les mots et les textes qui le traversent, comme si un jour une combinaison magique devait lui permettre de retrouver l'intégrité du

corps perdu. Plutôt que de voir dans la poésie de Nelligan une littérature par trop compromise dans la sphère de la mère ou dans le « faux féminin », j'y verrais plutôt avec Doris Haineault<sup>6</sup> un objet transitionnel qui aurait permis à Nelligan ponctuellement de s'en sortir (y compris de l'hôpital), d'échapper à la symbiose et à l'attraction mortifère.

Il est facile de s'attrister en lisant ce témoignage :

*Gilles Corbeil, à qui je dois ces détails, se souvient de l'avoir entendu commencer la récitation du Vaisseau d'or, puis emprunter un long détour par le Waterloo de Victor Hugo, et boucler le tout avec les dernières strophes de son propre texte. (p. 106-107)*

Cette juxtaposition paraît à première vue gratuite, insensée, désolante pour celui qui prend pour acquis que Nelligan est gâteux, mais le préjugé détermine son écoute. Le curieux montage apparaîtrait moins gratuit déjà si on lisait Victor Hugo. En effet le chapitre des *Misérables* qui suit le récit de *Waterloo* ne s'intitule-t-il pas *Le Vaisseau l'Orion* où il est dit que ce vaisseau est « un navire malade », que « l'Océan cherche à l'égarer dans l'effrayante similitude de ses vagues » (« l'Océan trompeur ») et où Hugo évoque un naufrage « où toute cette puissance et toute cette majesté s'abîment »<sup>7</sup>. Le rapprochement du désastre de Waterloo et du naufrage poétique surdéterminé par un déplacement et une assimilation phono-sémantique, n'apparaît-il pas comme tout à fait sensé et motivé ? Larose a manqué ici une belle occasion de souligner chez Nelligan lui-même l'association qu'il tente d'accréditer page 113 entre la défaite du poète et la catastrophe nationale (Plaine d'Abraham-Waterloo). Cet exemple en est un parmi d'autres. On pourrait envisager dans la même perspective presque tous les textes de l'hôpital, pourvu qu'on nous donne accès à ceux-ci dans une édition complète, alors qu'ils sont le plus souvent cachés, tenus au secret, et qu'on en finisse avec le préjugé normatif et obscurantistes.

Le bricolage astucieux que nous venons d'ébaucher n'est pas sans rappeler le travail du rêve ; tout se passe comme si, ignorant le refoulement originaire,

Nelligan reproduisait à l'état de veille ses mécanismes, ses connexions apparemment incongrues, ses ellipses ou ses allusions occultes. Ces textes se proposent à nous comme autant d'énigmes dont la clef se trouve souvent cachée dans la bibliothèque de l'honnête homme ou du lettré avec lequel le poète entretenait toujours des rapports même à l'hôpital. En fait Nelligan n'a jamais abandonné ou désespéré de la littérature, bien que la littérature, elle, ait désespéré de lui et l'ait abandonné en le déclarant mort dès 1902. Le prétendu silence du poète après 1900, dont la critique actuelle entretient le mythe, n'est pas tant le résultat d'un choix de Nelligan que l'effet d'une censure, d'un refoulement, d'un double enfermement psychiatrique et littéraire, qui dure encore.

1. Recueil d'études préparé sous la direction de Réjean Robidoux et Paul Wyczynski, Montréal, Fides, 1981, 186 p.
2. Coll. « prose exacte », Montréal, Quinze, 1981, 140 p. Voir aussi Réal Bertrand, *Émile Nelligan*, Montréal, Li-dec, 1980, 63 p. On prévoit pour bientôt la parution d'un album Nelligan chez Fides et le Théâtre populaire du Québec annonce pour l'automne un spectacle *Émile-Edwin Nelligan*, un portrait par Michel Forgues.
3. À l'opposé il semblerait qu'une position plus « virile » s'impose : « Mais au Québec, une attitude classique, à la fois métaphysique et virilement phallique, demeure une étape de leur non atteinte. Et peut-être inatteignable à moins de déconstruire le « Québec » cette pure création fétichiste jaillie à l'appel de la castration maternelle ? Prendre le parti du « père » et de la vraie virilité, fût-elle guerrière, monumentale et interdictrice, paraît un progrès quand règne le « faux féminin », c'est-à-dire les lâchetés complices, indulgentes aux mensonges conformistes, la coalition des catholiques, des « poètes » et des serviles » (p. 95-96).
4. « Nelligan's Fake (le nom de Nelligan) », *la Nouvelle barre du jour*, 104 (juin 1981), p. 89-104.
5. Avec la complicité de l'institution littéraire elle-même ; voir à ce sujet ce que l'on dit de Nelligan interné dans les anthologies récentes de G. Marcotte et F. Hébert (« ... la folie appelée par lui, le foudroya. Il n'écrivit guère plus jusqu'à sa mort, à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu. Mais voici des fragments de sa vraie vie ... ») et de L. Mailhot et P. Nepveu (« Il passa le reste de sa vie interné dans des institutions psychiatriques, à peine capable de réciter par coeur des lambeaux de son oeuvre passée »).
6. « Problématique de la création chez Nelligan », dans *Crémazie et Nelligan*, p. 106-116.
7. *Oeuvres complètes*, Club français du livre, 1969, t. XI, p. 300.

